

LES ARABES DANS LA COMÉDIE ET LE ROMAN

DU XVIII^e SIÈCLE⁽¹⁾

I

L'arabophilie est souvent de mode aujourd'hui ; il semble même que l'Arabe ait tendance à accaparer des sentiments humanitaires jusqu'ici réservés aux nègres de St-Domingue ou de la Louisiane ; les journaux de France, qui y trouvent de commodes articles, aiment à évoquer la Déclaration des droits de l'homme, quand on discute à la Chambre les pouvoirs des administrateurs algériens ; l'institution des cours criminelles, le dépouillement des pétitions indigènes sont aussi d'excellentes occasions à ce besoin de sympathie ; et si, par bonne fortune, un tribunal français est invité à juger quelque procès retentissant où les accusés asseoient leurs burnous devant les toges des juges, c'est aussitôt un grand enthousiasme chez les reporters ; ils apprennent aisément quelques mots berbères, admirent la famille kabyle et opposent volontiers le pauvre arabe au mauvais colon. Aussi les touristes débarquent-ils en Algérie, prémunis d'excellentes dispositions ; comment n'aimeraient-ils pas, avec le bienveillant sourire de l'homme civilisé devant une race inférieure, le yaouled qui cire respectueusement leurs souliers, ou qui dirige vers d'étroites et impressionnantes ruelles leurs désirs de pur exotisme ! Au retour, la douceur et la serviabilité de l'Arabe, sa majesté, deviennent un thème de facile conversation. Joanne d'ailleurs et Conty n'en parlent-ils pas en excellents termes ?

Nos ancêtres ne furent point du tout de ce sentiment ; comme il leur manquait d'avoir conquis l'Algérie ou même de pouvoir visiter commodément Alger, ils avaient à l'esprit une image détestable de l'Arabe. Au XVIII^e siècle « le nom d'Arabe blesse les oreilles... on s'est formé d'eux des idées désavantageuses » ; ce sont des gens « impolis, grossiers,

(1) On a détaché cette étude, en lui donnant un développement nouveau, d'un livre qui paraîtra dans les premiers mois de 1906 sous le titre : *L'Orient dans la littérature française au XVII^e et au XVIII^e siècle.*

brutaux, injustes, violens, sans fidélité, sans sentimens » (1) ; et les rares auteurs qui leur marquaient un peu de bonne volonté commençaient par supplier le public de renoncer à sa conception familière du musulman : il y avait là un préjugé évidemment tenace.

Les fidèles d'Allah, les sectateurs de Mahomet étaient en effet une bien vieille connaissance, et dès le moyen-âge on avait accumulé contre eux toute une richesse de rancunes. Du jour où ces hérétiques, sortis de la déserte Arabie, eurent pris Jérusalem et occupé la Terre Sainte, la pensée de l'Europe s'hypnotisa vers cette vision du croissant que les infidèles élevaient au-dessus de la croix ; la haine du musulman, le désir de le chasser furent comme une traditionnelle exaspération d'où sortit le mouvement des Croisades. On ne pouvait envisager avec beaucoup de sympathie cet éternel ennemi, ce fléau envoyé par Dieu pour punir les chrétiens de leur indolence religieuse, si redoutable qu'il avait fallu le combattre jusqu'au milieu de la France, près de Poitiers. Comme on ne parvenait pas à le vaincre tout à fait, on se consola en ajoutant du mépris à la haine qu'on lui portait. L'islamisme fut représenté comme un recueil d'abominables superstitions ; les idolâtres qui s'y conformaient s'engageaient par là même à commettre toutes les débauches et à préférer toutes les impostures ! Si l'on avait promené quelque Arabe dans le Paris du XIII^e siècle, j'imagine que les bonnes gens auraient commencé par se signer avec épouvante ; puis leur visage serait devenu meilleur, à la pensée qu'un supplice immédiat allait purifier les rues de cette apparition presque diabolique. Plus le musulman fit avancer sa conquête, plus l'antipathie grandit ; et le jour où il prit Constantinople, un sentiment de peur vint se mêler à cette haine dévote.

Cela dura ; on distinguait mal l'Arabe du Turc et plus d'un Français put croire de bonne foi que le temple de la Mecque se dressait aussi près du sérail de Constantinople, que la Sainte Chapelle l'était du Louvre. Par suite, la grande lutte qu'il fallut poursuivre jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, non pas pour chasser d'Europe le Turc, mais pour empêcher qu'il ne s'en fit le maître, ne permit pas qu'on vint à de meilleurs sentiments sur les Arabes. Cette confusion instinctive, cette peur, cette hostilité pénétrèrent à fond dans les traditions françaises ; et Tartarin de Tarascon ne put se défendre d'y obéir quand le bateau l'eut amené en rade d'Alger ; il vit l'approche des obligeants portefaix kabyles, et, dans un brusque retour des souvenirs ancestraux, il songea seulement à s'armer de toutes ses carabines pour repousser une nouvelle invasion des *Teurs*.

Ces mauvaises dispositions persistantes n'étaient pas seulement le fait des rancunes françaises ; les Arabes ne montraient guère d'empresse-

(1) *Mémoires du Chevalier d'Arvieux*, 1735, t. III, p. 188 et 189.

ment à modifier l'opinion déplorable que le monde chrétien avait conçue d'eux. Tous depuis Alep jusqu'à Tanger, ils étaient d'excellents corsaires et l'on savait, lorsqu'on quittait Toulon ou Marseille, pour faire du négoce ou par pieux désir de visiter Jérusalem, combien était redoutable la rencontre des pirates barbaresques. Les seuls *touristes* qui revinssent alors d'Algérie étaient les malheureux qu'on rachetait de la captivité mauresque ou bien qui avaient pu s'évader ; leurs études de mœurs, leurs descriptions d'Alger et de Tunis devaient être péniblement impressionnantes et sans beaucoup d'enthousiasme exotique (1). On savait aussi que les Arabes ne se contentaient pas de ces profits maritimes, et que parfois, sous le nom de Bédouins, ils étaient fort experts à détrousser les caravanes, pour peu que les marchands fussent timides ou mal prêts à se défendre ; les ballots étaient vite éventrés et les parfums d'Arabie, le café de Moka retournaient dans ce désert, dont un protectionnisme trop brutalement étroit voulait les empêcher de sortir.

Les hommes de ces contrées étaient décidément une nation de pillards et ils en agissaient bien irrévérencieusement avec l'Europe ; les quelques coups de canon que les vaisseaux de Louis XIV tirèrent sur Djijelli restèrent une démonstration très placide et l'on dut se contenter, comme principale vengeance, de faire paraître, sous figure de brigands, des corsaires barbaresques à la fin des comédies d'amour (2) ; leur « maudite galère » devenait, grâce à Scapin, un épouvantail excellent pour extorquer de l'argent. On eut aussi la ressource, plus consolatrice peut-être, d'inscrire le mot *arabe* dans le dictionnaire des injures ; turc, grippe-sou, arabe, usurier, juif, tout cela fut synonyme. « Il y a ici un banquier... c'est le plus grand arabe du monde » constate Tallemant des Réaux (3). « Quel juif ! quel arabe est-ce là ! » s'écrie un personnage de Molière (4) devant les scandaleuses exigences de son usurier.

On comprend après cela que le nom d'Arabe ait eu une sonorité désagréable : et il est naturel que les auteurs comiques et les romanciers du XVII^e siècle n'en aient pas tiré parti.

II

Pourtant des voyageurs français avaient cheminé souvent à travers les pays musulmans ; mais ils allèrent surtout vers Constantinople et l'Asie

(1) Voir par exemple Guez de Balzac, dans l'avant-propos du *Prince*.

(2) Par exemple : Molière ; *l'Etourdi* ; Tristan l'Hermitte ; *le Parasite*.

(3) *Historiettes*, IX, 509.

(4) *L'Avare*, acte II, scène I.

Mineure, hantés par la vision de la sublime Porté ou par les Souvenirs des Lieux Saints ; le commerce les conduisit aussi dans les échelles successives du Levant et quelquefois leurs escales y duraient des années entières. Mais les populations arabes proprement dites restèrent longtemps, grâce à leur réputation, protégées contre la curiosité européenne : on savait par les géographes anciens que le long des deux flancs de l'Égypte, dans l'Arabie et dans la Tripolitaine, se prolongeait l'incessante désolation du désert. « C'est un pays affreux par ses vastes déserts, inhabité et inhabitable à cause du sable profond qui le couvre et du manque d'eau qui se rencontre si généralement dans cette étendue qu'un puits y est regardé comme la richesse essentielle d'un canton de quinze lieues à la ronde (1). » Ce qui était vrai surtout d'une partie de la péninsule arabique devint, dans l'esprit public, l'image commune de tous les pays qu'habitait l'Arabe ; certes il n'y avait point là le spectacle luxuriant que d'ordinaire le voyageur aime à rencontrer dans les contrées exotiques. Aussi jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, jusqu'aux explorations de Niebuhr (2), cette région n'a jamais été véritablement visitée. D'ailleurs les Arabes semblaient vouloir écarter tout chrétien des abords de leur ville sainte, et les corsaires de Tunis ou d'Alger n'avaient pas un renom d'hospitalité si grand qu'on se sentit de l'entrain à les aller voir chez eux.

Aussi ne fut-ce pas par les récits de voyage, comme il semblerait naturel, que les Français commencèrent à se figurer d'une manière moins imprécise le type de l'Arabe. Les sources de leur connaissance furent d'abord purement *livresques*. Les savants orientalistes du XVII^e siècle s'adonnèrent d'une particulière étude à la langue arabe, et bientôt, grâce à eux, le public put lire, en de suffisantes traductions, les livres sacrés des mahométans et leurs recueils de contes. Si défectueuse que soit la version du Koran donnée par Du Ryer (1647), si partiels qu'aient été les livres des théologiens d'alors sur Mahomet, il y eut du moins un résultat acquis d'assez bonne heure (3) ; la connaissance des superstitions et des dogmes islamiques, celle même des détails de la religion musulmane se répandit suffisamment pour que la notion commune de l'Arabe en fût précisée. On ne put imaginer un bédouin du désert ou un pacha de Tripoli sans qu'on se figurât aussitôt ses pieux prosternements et ses invocations à Allah ; le burnous, le turban et Mahomet ce furent là trois images qui désormais s'appelèrent inséparablement l'une l'autre.

(1) Boulainvilliers : *Histoire des Arabes*, 1731. p. 8.

(2) Niebuhr : *Description de l'Arabie*, 1774 ; *Voyage en Arabie*, 1776.

(3) Toute cette question est développée dans une communication qui doit être faite au Congrès des Orientalistes d'Alger (avril 1905) sous le titre de *Mahomet en France au XVII^e et au XVIII^e siècle*.

Bientôt des traductions, plus amusantes, vinrent enrichir encore la tradition populaire. On sait l'extraordinaire succès qu'eurent dans les toutes premières années du XVIII^e siècle *Les Mille et une Nuit* de Galland (1704) et *Les Mille et un Jour* de Petis de la Croix (1707); or ces contes, par de multiples détails enseignaient insensiblement « les coutumes et les mœurs des Orientaux, les cérémonies de leur religion Tous les Orientaux, dit Galland, y paraissent tels qu'ils sont, depuis le souverain jusqu'aux personnes de la plus basse condition. Ainsi sans avoir essuyé la fatigue d'aller chercher ces peuples dans leurs pays, le lecteur aura ici le plaisir de les voir agir et de les entendre (1) ». A vrai-dire le lecteur, quoique bien averti, ne fut pas surtout sensible à la vérité historique et au réalisme de ces contes: d'ailleurs la traduction française les avait beaucoup atténués; il aima l'imagination extravagante du récit, les apparitions de génies, les palais merveilleux. Aussi, en même temps qu'elle se précisa, l'image familière qu'on avait de l'Arabe, s'entoura de tout un cadre de roman, de fantaisie et d'invraisemblance dont il fut longtemps impossible de la détacher.

Quelques années après, deux ouvrages vinrent, accueillis avec faveur, qui définitivement donnèrent place dans la littérature au type de l'Arabe: Ce furent la publication des mémoires d'Arvieux (2), et les études historiques du comte de Boulainvilliers (3). Tous deux ils prétendirent réhabiliter cette race trop longtemps calomniée. Le chevalier d'Arvieux, marseillais et commerçant, « envoyé extraordinaire du roi, consul d'Alep, d'Alger, de Tripoli et autres échelles du Levant », séjourna fort longtemps dans les villes du littoral méditerranéen; il se revêtit même du burnous, se coiffa du turban et pénétra quelque peu dans l'intérieur; partout il fut reçu avec une déférente hospitalité et il n'eut dans ses *Mémoires* autre souci que de dire grand bien des émirs ou des pachas qui avaient été ses hôtes. Pareillement le comte de Boulainvilliers, quoiqu'il n'ait jamais eu l'intention seulement de s'embarquer vers les côtes barbaresques, s'était, de loin, épris d'une fort grande sympathie pour le caractère des Arabes. A vrai-dire il leur était surtout reconnaissant d'avoir eu comme prophète ce Mahomet qui lui permettait de mener, avec de malicieuses allusions ou par des rapprochements désagréables, une guerre de

(1) *Mille et une Nuit*, t. I, 1704. Avertissement.

(2) Les *Mémoires d'Arvieux* ont été publiés après sa mort. En 1717 paraît: *Relation d'un voyage fait vers le grand émir...* et en 1733 *Les Mémoires du chevalier d'Arvieux... recueillis de ses mémoires originaux et mis en ordre avec des réflexions* par J.-P. Labat, 6 vol. in-12.

(3) Boulainvilliers, *La vie de Mahomet*, 1730. *Histoire des Arabes avec la vie de Mahomet*, 1731.

ruses contre le christianisme et Rome. Quoi qu'il en soit, ce fut tout bénéfice pour les Arabes.

Ainsi s'était constituée lentement une image nouvelle, aux traits simples, assez caricaturale, mais bien moins hostile en son ensemble que ne l'était celle de l'ancienne tradition. Cette image s'est exprimée dans la comédie et le roman du temps ; grâce à leur succès elle a duré presque intacte jusqu'à nos jours.

L'Arabe apparut désormais comme un homme de belle taille, fort majestueux sous ses vêtements drapés à l'antique ; il est paré d'une grande barbe, à travers laquelle il laisse ordinairement sa main descendre ; il est « naturellement grave, sérieux et modéré dans toutes ses actions... Il parle peu et jamais sans nécessité (1) » ; il accueille avec un silencieux mépris le babil de ses femmes. Au reste il est « spirituel, généreux, désintéressé, brave (2) »... Point de caprice, ni de mauvaise humeur ; « la simplicité de ses mœurs est également éloignée de la bassesse et de l'orgueil (3) ». Assurément la nation est quelque peu pillarde, mais cela n'est pas de conséquence ; « quoique voleurs de profession, ils ne laissent pas d'être de bonnes gens (4) » ; d'ailleurs ils dépouillent le voyageur avec une extrême politesse !

Cette gravité d'attitude, cette dignité de caractère sont fort respectables ; mais il est facile, en les changeant un peu, d'en obtenir des effets comiques. Les détails ne manquent pas, amusants et quelquefois grotesques, dans les *Mille et un Jour* ou dans les récits du Chevalier d'Arvieux : on sait par exemple que cette gravité est souvent mise à la torture par de fâcheuses mais inévitables incongruités (5) ; dès lors on inventera aisément, pour peu qu'on ait l'humeur badine, des situations plaisantes. Elles s'offrent presque d'elles mêmes ; les pratiques religieuses, le cérémonial des prières, les ablutions, le respect dévot pour le Koran, l'autorité des marabouts, dervis ou calenders, la crédulité superstitieuse du peuple, tout cela est matière d'excellente comédie ; on se moquera de Mahomet, on ridiculisera ses sectateurs, on se divertira des pèlerins de la Mecque.

Mais c'est là peu de chose encore, et, par un merveilleux contraste, ces hommes graves et mélancoliques ont tout un côté de leur existence dont va pouvoir s'amuser l'imagination libertine du XVIII^e siècle. Comme les Turcs ils ont plusieurs femmes, et comme les Turcs aussi, on les dit de

(1) D'Arvieux, *Mémoires*, t. II, p. 188.

(2) Boulainvilliers, *Histoire des Arabes*, p. 3.

(3) Même ouvrage, p. 37.

(4) D'Arvieux, t. III, p. 178.

(5) Voir les récits amusants du Chevalier d'Arvieux, t. III, p. 200 et 99.

tempérament très amoureux : Mahomet dut à l'abondance de son harem et à ses qualités de mari une célébrité toute spéciale ; on aimait à se demander « comment il s'est pu faire qu'un homme d'un caractère aussi sérieux qu'un prophète... ait pu être en même temps si emporté et si sensible à des plaisirs qui ne semblent faits que pour des personnes peu occupées (1) ». Sur l'amour arabe, les récits des conteurs sont d'une minutie précise ; d'ailleurs les *Mille et une Nuit*, dès les premières pages, en apprennent long sur la facilité des vertus mauresques ; d'Arvieux et Boulainvilliers n'avaient pas manqué de renchérir encore, et après eux on crut n'ignorer rien de la vie close du harem ; on sut les difficultés du ménage multiple, les disputes entre les femmes rivales, les jalousies terribles du mari et les ruses féminines ; on eut plaisir à assurer qu'elles étaient aussi ingénieuses en Orient que partout ailleurs, et surtout on imagina volontiers le paradis joyeux de Mahomet, avec son éternité rendue plus supportable par les caresses des houris. C'était là un ragoût délectable. Ainsi tout naturellement le type de l'Arabe se trouva être un type de comédie ; grave et amoureux, superstitieux et mélancolique, drapé dans son burnous, la tête écrasée sous le turban, on le voyait au milieu de nombreuses femmes qui l'aimaient ou bien le trompaient, mais toujours se disputaient.

III

Si l'on voulait s'amuser des Arabes, il était naturel que l'on commençât par leur prophète ; les acteurs de la *Comédie italienne* en eurent l'initiative. Lesage, leur auteur ordinaire, avait revu et mis en bon style la traduction des *Mille et un jour* de Petis de la Croix ; ces contes sont moins fantastiques et d'une imagination moins exubérante que les *Mille et une Nuit*, mais ils enferment un joli sens du réalisme et beaucoup de malice ; l'auteur de *Gil Blas* y nota plusieurs anecdotes qu'il crut propres à devenir d'amusantes comédies. Bientôt Arlequin (et cela était convenable à la bigarrure de son costume) devint roi de Sérendib, et grand visir ; il alla jouer quelques bons tours au roi de la Chine, puis, revenant vers une Asie moins lointaine, il s'habilla à l'arabe et décida même un jour de s'appeler Mahomet. *Arlequin Mahomet* fut joué en 1714 à la foire St-Laurent. Poursuivi par ses créanciers, Arlequin achète au savant Boubékir un coffre volant : il disparaît aussitôt en l'air, et débarque à Basra. Là il promet son appui au prince de Perse qui aime, sans être connu d'elle, la fille du roi de Basra. Ingénieusement Arlequin se fait passer pour Maho-

(1) De Boulainvilliers, p. 245.

met, ce qui donne beaucoup d'autorité à son rôle scabreux d'entremetteur ; il apporte, par la fenêtre, à la princesse un portrait du prince, et fait savoir au beau père récalcitrant sa volonté de prophète ; alors il lui suffit de paraître entre ciel et terre dans son coffre, au milieu d'un grand tumulte de pétards et d'une grêle de cailloux : les mahométans se prosternent face contre terre, et le roi donne son consentement ! Après cela Mahomet redevient Arlequin, mais, pour garder le souvenir de sa sainteté éphémère, il élève une jolie soubrette qu'il a remarquée à la dignité et surtout au rôle de houri : c'est sa manière à lui d'entrer au Paradis.

Le conteur arabe (1) avait été plus déférent ; et s'il avait consenti qu'un imposteur prit la figure de Mahomet, il avait tenu à ce que le faux prophète opérât pour son compte : il épousait lui même la princesse et obtenait du beau père une riche dot. Mais Arlequin ne pouvait prétendre à tant d'honneur : quelque fût son déguisement, son rôle ordinaire était d'éviter les coups de bâton et de caresser les servantes ; il laissait respectueusement à son maître les profits plus substantiels.

On était dès lors sur le chemin de la Mecque et de Médine,

Ville ou les musulmans fidelles
Avec un saint empressement
Vont voir tes (*de Mahomet*) dépouilles mortelles (2).

Les *Pèlerins de la Mecque* (3) (1726) y conduisirent le public français : ce fut en Orient tout à fait burlesque. La princesse Rezia que l'on voulait marier contre son gré a feint de mourir ; le prince Ali qui l'aimait et qu'elle aimait, s'est enfui de désespoir. Il la retrouve au Caire, esclave favorite du sultan ; tous deux se sauvent, déguisés en pèlerins de la Mecque. Le sultan les poursuit et les surprend dans un caravansérail ; mais, comme il est de bonne composition, il n'a pas l'âme trop turque, et pardonne avec l'indifférence élégante d'un mari XVIII^e siècle. Entre temps Arlequin, ravi d'être rendu à son rôle de valet, s'est initié consciencieusement à la vie des calenders ; « c'est, nous assure-t-on, une secte de philosophes musulmans qui, sous le masque de la sévérité stoïcienne suivent les maximes relâchées des épicuriens ». Cela est fort du goût d'Arlequin, et le métier d'ailleurs n'est pas difficile ; il suffit de tourner sur soi-même, comme les

(1) Voir le récit de Malek dans la Suite de l'Histoire de Bedreddin Lolo et de son visir (*Mille et un Jour*).

(2) *Arlequin Mahomet* sc. XII.

(3) Par Lesage et d'Orneval. Le sujet est emprunté à l'Histoire d'Atalmuc surnommé le visir triste (*Mille et un jour*).

faquirs de l'Inde, aussi vite qu'il se peut, de demander la charité, de faire la cour aux jolies filles (il y en a dans la caravane, et Arlequin lui-même, déguisé en *pèlerine* tente la frêle vertu de ses collègues calenders). Arlequin parle le turc de Molière, les Arabes lui répondent dans le plus sonore argot, en « rouscaillant bigorne ». On comprend alors que le voyage à la Mecque soit chose tout à fait divertissante et que le sultan renonce à en gâter la bouffonnerie par un geste de mauvaise humeur conjugale. Le spectacle était de lui-même si carnavalesque que les pensionnaires de l'Académie de France à Rome n'hésitèrent pas à le reprendre, un jour de Mardi-Gras; en 1748, ils promenèrent dans les rues italiennes *la Caravane du sultan de la Mecque* et sa cocasse mascarade (1).

La religion mahométane se prêtait, dans cet Orient de comédie à de scabreux déguisements, Mahomet était compatissant aux amoureux, les calenders avaient l'indulgence facile, les dervis ne pouvaient faire moins que leur prophète ou que leurs confrères; on se servit donc de leurs bons offices pour tromper les maris turcs. Zindor, dans *Le Faux Dervis* de Poincnet (1757) aime Fatime, esclave du vieux Hali; celui-ci, en bon mahométan, est jaloux, mais superstitieux. Zindor se déguise en dervis; bêtement Hali se laisse persuader qu'il est lui-même chéri de Mahomet et que le prophète va le nommer émir (descendant de Mahomet), des esclaves habillées en houri entourent le nouvel émir, lui font entendre le chœur des « célestes pucelles » et le retiennent pendant que le faux dervis s'entretient d'amour avec Fatime. Mais il faut se débarrasser tout à fait d'Hali; on lui fait croire que le sultan, jaloux de sa dignité nouvelle, veut le faire étrangler; il n'échappera qu'en renonçant à Fatime. Zindor l'épouse.

Il était déjà assez plaisant de voir des Arabes se tromper les uns les autres, au nom de Mahomet, mais l'amour-propre des Français serait sans doute flatté si le bénéficiaire de ces ruses demi-religieuses et demi-galantes, était parfois un compatriote; ne serait-ce pas une manière après tout de vaincre l'Infidèle! Un mauvais roman *Le cousin de Mahomet... histoire plus que galante* (1762) donna au public cette satisfaction: le héros, plus ou moins marseillais, y racontait ses aventures d'amour dans les faciles harems de l'Orient, et les dangers de toute sorte qu'il y avait courus; il parut si bon musulman qu'on voulut le convertir, suivant le rite du pays; mais il se contenta d'entrer dans la parenté de Mahomet: il lui parut glorieux d'être l'amant d'une fille de schérif, et par là quelque peu schérif lui-même; le Prophète devenait son cousin.

(1) Voir la lecture de M. Guiffrey (sous ce titre) à la séance plénière de l'Académie française du 25 octobre 1904. — A. Boppe, *Le peintre J. B. Van Mour et la mascarade turque à Rome en 1748*. 1902.

Mais on pouvait penser que toutes ces victoires amoureuses étaient trop faciles, qui se gagnaient par le secours de la religion mahométane ou avec le prestige du nom français. Il serait tout à fait exquis qu'on put jouer un mari arabe ou turc, avec le consentement, l'aide même de ce mari ! Or, la législation musulmane, à en croire les conteurs, était sur le divorce d'une ingéniosité bien comique : Le Sage, là encore, n'eût qu'à s'inspirer des *Mille et un jour* et à caricaturer un trait de mœurs réel. Dans *Arlequin Hulla* (1716), Taher, après avoir répudié sa femme Dardané, veut la reprendre. Suivant la loi mahométane il faut qu'un autre homme l'ait épousée auparavant : ce mari intermédiaire et provisoire, c'est le Hulla,

Un bon ami qui de la femme
Se fait l'époux obligeamment,
Passe la nuit avec la dame,
Et la lui rend honnêtement.

Arlequin moyennant cent sequins consent à faire office de Hulla ; un iman, aux manières d'entremetteur, comme il convient, marie Arlequin et Dardané ; le divorce aura lieu le jour suivant. Mais Dardané et Taher surtout, ne tardent pas à avoir de désagréables inquiétudes ; vers le soir, Arlequin, très entreprenant, marque l'intention d'être Hulla pour de bon ; l'iman assure qu'il en a le droit. On essaie vainement de le tenir éloigné de l'appartement des femmes, et pour cela de le griser : impassible, il boit le vin, puis pénètre chez Dardané ; on ne peut le détourner de son rôle de Hulla qu'en l'effrayant par l'apparition d'un faux commissaire ; il répudie aussitôt Dardané, et Taher, délivré de sa comique angoisse, peut enfin se passer la main sur le front.

Bientôt ce dénouement parut trop matrimonial, et une nouvelle pièce, donnée sous le même titre en 1728 (1), permit à Arlequin d'abandonner le personnage de Hulla, pour devenir, avec l'approbation du cadî, un réel et définitif mari.

Décidément, à en croire les auteurs de la *Comédie italienne*, il n'était pas bon d'être mari au pays arabe : peut-être le nombre des Sganarelle et des Dandin n'était-il pas plus grand qu'en France, mais on avait la consolation de penser que, grâce à la polygamie, les infortunes conjugales d'Orient se trouvaient, dans chaque ménage, plaisamment multipliées. D'ailleurs, on finit par se lasser de toujours dauber sur l'Arabe ; ou du moins on commença à atténuer un peu la satire. Palissot dans *Le Barbier de Bagdad* (2) (vers 1755) s'amusa simplement, d'après un

(1) Elle fut encore remaniée en 1776.

(2) Non joué.

conte des *Mille et une nuit*, à railler les bavardages et le zèle malheureux d'un barbier arabe qui, avec l'excellente intention de servir ses amis, les met dans les plus désagréables situations. Ce n'était pas bien méchant, et en tout cas, le trait n'avait rien de particulièrement exotique. Dans le même temps, un autre auteur entreprit de réhabiliter ce personnage toujours ridiculisé : avec *Le Musulman* de Fagan (1) (1762), l'Arabe parut à la scène sans qu'on se moquât trop de lui ; même on lui fit l'honneur, très grand, de le naturaliser français et de le marier à une parisienne ! Haly est à Paris, avec son serviteur Zagut ; tous deux sont habillés à l'euro péenne et prennent grand soin de cacher leur nationalité ; depuis deux ans Haly fait la cour à Émilie, mais toujours, au moment de l'épouser, il est retenu par ses scrupules et par les préjugés de son pays ; de là des brouilles et des scènes de jalousie. A la fin, on révèle qu'il est Turc, mais de sang français ; alors Émilie peut consentir sans trop de honte à ce mariage demi-arabe ; un prétendant évincé conclut mélancoliquement : « Vous épousez un Turc, Madame ? que je vous plains ! ».

Le portrait n'était pas encore bien sympathique, et pendant longtemps encore on ne put, dans les œuvres littéraires, représenter l'Arabe autrement qu'avec ces traits un peu grossièrement comiques. D'ailleurs, après ce succès éphémère, il fut assez vite oublié ; dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la faveur du public alla à d'autres orientaux que lui, aux Chinois et aux Indiens. Voltaire (2) assurait « qu'il y aurait beaucoup à travailler pour rendre les côtes de Tunis et d'Alger, dignes du pays de Confucius ». A nouveau l'Arabie se retrancha derrière ses déserts, attendant les revanches que lui réservait le XIX^e siècle ; l'expédition d'Égypte, la popularité de Méhémet-Ali, la conquête de l'Algérie enfin devaient lui assurer une mode durable. A la place du musulman, ridicule et berné que le XVIII^e siècle connut, les peintres et les romanciers n'allaient pas tarder, comme Fromentin, à dessiner l'image majestueuse de l'Arabe, qui, drapé dans son burnous, fume et médite, ou bien caracole sur un cheval tout harnaché d'or dans l'éblouissement poussiéreux d'une fantasia.

PIERRE MARTINO.
Agrégé des lettres,
Professeur au Lycée d'Alger.

(1) Non joué.

(2) Lettre à d'Argental. 20 septembre 1756.